

perspective globale reste à écrire» (p. 37). Il ne reste plus qu'à l'écrire, en effet ; la table est maintenant mise pour ce faire.

Dans le cadre d'un tel ouvrage, pourquoi des historiens ne se pencheraient-ils pas sur leurs propres groupes d'intérêt, leurs propres groupes de pression ? Que l'on pense notamment à la Société historique du Canada, à l'Institut d'histoire de l'Amérique française, à la Fondation Lionel-Groulx ou encore à la Coalition pour l'histoire, laquelle a été fort active auprès des gouvernements québécois ces dernières années, tout particulièrement sur la question de l'enseignement de l'histoire. Dans le cadre de cette (future) synthèse, voilà un chapitre qui intéressera bon nombre d'historiens, à n'en pas douter.

Alexandre Turgeon
Université d'Ottawa

SCHMITT, Jean-Claude – *Les rythmes au Moyen Âge*. Paris, Gallimard, 2016, 718 p.

Les rythmes sont au cœur des sociétés et des rapports qu'elles entretiennent avec la nature et ses phénomènes. Or les repères, selon Jean-Claude Schmitt, sont dans tous les domaines de la vie sociale, qu'il s'agisse d'un rythme de travail, de course à pied, de jazz ou du passage des ans et des saisons. Mais, si les rythmes « caractérisent respectivement et sans rapport entre elles toutes les facettes et les strates hétérogènes de notre monde » (p. 17), il en allait tout autrement dans la civilisation de l'Occident médiéval, pour laquelle le *rythmus*, sémantiquement proche du langage et de la musique, désignait plutôt l'unité ordonnée et dynamique de la Création.

Mais comment appréhender les rythmes médiévaux, qui peuvent sembler à la fois révolus et insaisissables ? Dans la droite lignée de ses travaux antérieurs, J.-C. Schmitt a suivi les fils conducteurs de l'anthropologie historique et de l'analyse des images. Laissant de côté ce qu'il appelle les rythmes « objectifs » que seraient les courbes des prix et des salaires et autres fluctuations du climat, c'est « à la manière dont les hommes ont vécu et voulu comprendre les rythmes, les définir, les représenter, les mettre en image » (p. 18) que s'est intéressé l'auteur. Plutôt que de tenter une étude systématique et exhaustive des rythmes à l'échelle continentale pendant un peu plus de mille ans – ce qui serait un travail pour le moins colossal –, l'historien y est allé de la présentation d'une suite de dossiers approfondis, appuyés sur un foisonnement de documents textuels et iconographiques, choisis en fonction de leur capacité à permettre de comprendre tel ou tel rythme.

L'ouvrage est thématiquement scindé en six parties, soit autant de jours que la Création racontée par la Genèse (mis à part celui du repos). À l'intérieur de ce plan, la notion de rythmes joue en quelque sorte le rôle d'un moteur dynamisant les structures fondamentales de la société médiévale, réactualisées, mises au jour et transformées par la scansion et la répétition des phénomènes sociaux.

Le premier «jour» part à rebours de la notion contemporaine de rythme en quête de ce qu'était le *rythmus* des médiévaux, un terme propre aux domaines de la rhétorique, de la poésie et de la musique. Puisant aux sources de la philosophie, de la sociologie et de l'anthropologie depuis le XIX^e siècle, cette démarche montre que derrière l'apparente continuité du vocabulaire, rythme et *rythmus* ont en réalité des champs sémantiques radicalement distincts. Là où le premier marque socialement le travail, la médecine et le travail automobile, le second désigne le chant poétique lié au mouvement du corps, lui-même inséparablement uni harmonieusement au monde et à la course des astres. C'est précisément le rapport entre les rythmes du corps des hommes et le rythme du monde – donc entre le microcosme et le macrocosme – qui constitue le cœur du deuxième jour. Les gestes de l'homme, son souffle, sa marche soumise à l'équilibre des humeurs et au mouvement de la lune en font, à travers le prisme de l'analogisme médiéval, à la fois un rouage et une image miniature de l'univers. Les pages sur la danse (les ambivalentes *karoles*), la musique et leur rapport à l'harmonie universelle figurent parmi les plus belles de cette section.

Le troisième jour évoque la relation entre les rythmes et le temps. L'auteur passe en revue les principes du comput, des heures monastiques et des calendriers médiévaux. La qualité exceptionnelle des documents iconographiques liés au temps, dont le magnifique *Psautier d'Élisabeth de Thuringe*, ne suffit cependant pas à satisfaire pleinement le lecteur. Celui-ci demeurera en quête de compréhension et d'interprétation du sens fondamental de l'articulation des cycles du sanctoral et du temporel non seulement entre eux, mais surtout avec la société qu'ils structurent. Il faut néanmoins souligner l'originalité du dossier consacré aux rythmes scolaires : à partir du cartulaire enluminé du collège parisien de l'Ave Maria (XIV^e siècle), J.-C. Schmitt rappelle que les pratiques de dévotion étaient indissociables des processus d'apprentissage et d'enseignement. Ce document dit d'ailleurs très peu des cours à dispenser, mais contient nombre de prescriptions quant aux obligations culturelles des jeunes boursiers du collège.

Après avoir évoqué le temps, l'auteur aborde la question des rythmes spatiaux (quatrième jour), c'est-à-dire des déplacements pendulaires ou extraordinaires qui scandent les sociétés médiévales. Passant succinctement en revue la question du décor ornemental des lieux fixes, J.-C. Schmitt consacre la majeure partie de son attention aux sens et représentations réels (dans la liturgie) et imaginés (le Jugement dernier, l'*homo viator*) de la procession, conçue «au Moyen Âge comme le mode rythmique le plus efficace de contrôle et d'appropriation symbolique de l'espace» (p. 369), de même qu'aux voyages des pèlerins sillonnant les chemins européens vers les lieux saints. L'itinérance perpétuelle des empereurs et des rois – puisqu'un roi que l'on respecte est un roi que l'on voit – permet à l'auteur de s'attarder pour notre bonheur aux magnifiques enluminures des *Grandes chroniques de France* présentant les déplacements royaux et de montrer qu'elles tiennent à elles seules un discours politique à part entière.

Le cinquième jour fait son objet du rapport entre histoire et mémoire, qui pose la question du rythme du récit historique. Celui-ci est au Moyen Âge d'abord et avant tout celui de l'histoire sainte, mais aussi des chroniques, des rouleaux

généalogiques et de la célèbre broderie de Bayeux. On lira volontiers les passages sur les diagrammes des six âges du monde, qui schématisent iconographiquement toute une tradition de commentaires augustiniens sur l'histoire dans des représentations circulaires et orientées d'un temps historique intégré, enchâssé dans le mouvement cyclique du cosmos.

On retrouve enfin au fil du sixième jour, qui porte sur l'arythmie, les changements de rythmes et les événements extraordinaires, des thèmes chers à Jean-Claude Schmitt à l'instar de la question de la «naissance de l'individu», de l'apparition de l'anniversaire, du rituel du charivari et du sacre royal. L'examen de ces dossiers vise à comprendre comment naissent et changent les rythmes, comment ils survivent à l'arythmie (l'épidémie de peste noire, par exemple), mais aussi la manière dont les groupes sociaux se structurent par les rythmes.

Richement illustré, pertinent dans son propos, l'ouvrage de J.-C. Schmitt constitue un florilège que le lecteur consultera, au gré de ses recherches ou de ses intérêts, pour la qualité individuelle des différents dossiers reliés par la notion polymorphe de rythme. Son apport réside certainement dans la démonstration efficace et réactualisée de l'intérêt scientifique de l'étude des documents iconographiques, qui devrait aujourd'hui constituer un incontournable du travail de tout historien, de même que de l'ouverture aux autres disciplines des sciences humaines, à commencer par l'anthropologie et la sociologie.

Arnaud Montreuil

Université d'Ottawa et Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

STRATIGAKOS, Despina – *Hitler at Home*. New Haven: Yale University Press, 2015. Pp. ix, 373.

As scholars of the French Revolution (and almost every revolution since) have noted, national identity and ideological convictions can be expressed in the smallest items of dress, interior decoration, and domestic habits; such manifestations usually trumpet their owners' values. In *Hitler at Home*, Despina Stratigakos examines how Hitler collaborated with architects and interior designers, in a more subtle fashion, to produce a private life that could be marketed to the public. The goal was to create the desired impression on visitors, both German and foreign, building on widely shared notions of German domesticity and respectability. Stratigakos asserts that "scholars of architecture and fascist aesthetics have focused on monumental building projects and mass spectacle, overlooking the domestic and the minute" (p. 3). Illuminating, meticulously researched, and beautifully illustrated, her study underscores the importance of including the domestic, and ostensibly private, side of fascism in our scholarly field of vision.

The book examines three residences renovated by Hitler: his private apartment in Munich, purchased and furnished using the affluence that sales of *Mein Kampf* brought him, during a period when his public respectability had been called into